

---

## Dominique Picard, *Pourquoi la politesse ? Le savoir-vivre contre l'incivilité*

Évelyne Larguèche

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28769>

DOI : 10.4000/lhomme.28769

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 270-273

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Évelyne Larguèche, « Dominique Picard, *Pourquoi la politesse ? Le savoir-vivre contre l'incivilité* », *L'Homme* [En ligne], 189 | 2009, mis en ligne le 03 janvier 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28769> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.28769>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Dominique Picard, *Pourquoi la politesse ? Le savoir-vivre contre l'incivilité*

Évelyne Larguèche

---

## RÉFÉRENCE

Dominique PICARD, *Pourquoi la politesse ? Le savoir-vivre contre l'incivilité*, Paris, Le Seuil, 2007, bibl., index.

- 1 « LE PRÉSENT OUVRAGE est une nouvelle édition actualisée et entièrement remaniée du livre paru en 1995 sous le titre *Les Rituels du savoir-vivre* », cette précision explique l'extension que l'auteure a voulu donner à ce qui, en 1995, apparaissait surtout comme une présentation commentée des divers « Traités » sur la question. Avec *Pourquoi la politesse ?*, Dominique Picard aborde une problématique d'une tout autre ampleur qui ne peut qu'attirer l'attention du lecteur.
- 2 « Le savoir-vivre est aux relations sociales ce que la grammaire est à la langue » (p. 10) résume en quelques mots la distance observable entre la théorie et la pratique, entre les règles et leur application. Qui n'a pas en effet parcouru, d'un œil étonné et amusé, un de ces traités de savoir-vivre ou de « bonnes manières » qui paraissent quelque peu désuets ou bien dont les rituels décrits semblent aller de soi tellement ils font partie des habitudes, précisément comme on parle une langue sans plus faire attention aux règles de grammaire qui lui sont sous-jacentes.
- 3 Dans la première partie, l'auteure montre « comment, pour répondre aux enjeux fondamentaux de la vie sociale, le savoir-vivre organise et structure les actions, l'espace et le temps » (p. 12). « Les règles de savoir-vivre et de politesse apportent cette norme qui rassure. Elles nous guident pour présenter une image affinée de nous-mêmes ; elles nous enseignent les mots qu'il faut employer pour bien traiter les autres ; elles nous indiquent comment nous comporter en toute circonstance » (p. 14). C'est

bien en effet cette insistance sur les détails des comportements, l'impression d'un monde ordonné dont les chapitres « À chacun sa place » et « Un cadre pour chaque situation » rendent tout particulièrement compte, qui frappe dans ces rituels. Mais les auteurs des traités se défendent : « Ce n'est pas un code impératif qui vous est présenté, mais davantage un ensemble d'indications laissant le champ libre aux interprétations les plus nuancées et les plus personnelles » (p. 49). Dominique Picard réussit à nous présenter ce savoir-vivre de façon intéressante car elle y mêle une analyse des « enjeux relationnels », avec notamment les notions de « face », de « territoire » et, plus profondément, d'« identité », qui oblige à la réflexion et donne aux rituels une tout autre résonance. La lecture en est plaisante alors que celle des traités (édition de 1995) était plutôt lassante, on y retrouve le banal et le quotidien tels que chacun de nous peut les vivre.

- 4 La deuxième partie propose une autre interprétation des rituels, non plus en tant qu'organisation du monde mais en tant que défense, « stratégie », « pour parer aux écueils de la communication interpersonnelle » (p. 67). « En considérant la vie relationnelle sous l'angle des problèmes qu'elle génère, il devient possible de dresser une liste type de ces problèmes et, en parallèle, des stratégies proposées par le savoir-vivre pour y faire face » (p. 85).
- 5 Dominique Picard analyse alors les rituels « à partir de la fonction qu'ils occupent dans le système dont ils font partie » (p. 82), et elle distingue ainsi ceux qui « servent à exprimer les valeurs du système et à marquer périodiquement qu'il perdure et se renouvelle sans fin », et ceux qui « interviennent lorsque des changements internes menacent l'équilibre et l'existence du système, assumant ainsi une fonction d'homéostasie pour en assurer la permanence ». Les premiers sont les rituels de « confirmation », les seconds, les rituels de « transition » (*id.*).
- 6 La fonction des rituels de confirmation peut se résumer de la façon suivante : « En confirmant ainsi, grâce aux actes rituels, qu'on est une personne bien élevée et distinguée, on affirme du même coup son ralliement à une certaine idéologie fondée sur le principe du clivage : il y a les gens "bien" et les "autres" ; la civilisation, qui est "bonne", et la nature (ou l'animalité), qui est mauvaise » (p. 120). Quant aux rituels de transition, ils concernent les entrées en relation avec les autres, ou les sorties, les manières de se présenter et de se quitter, c'est dire qu'« ils apportent une réponse nécessaire à l'inconfort d'une transition que les relations sociales nous amènent à vivre quotidiennement » (p. 131). Mais de façon plus particulière, ils règlent les changements de statut, les promotions, les ruptures, en permettant un certain « "travail" de passage » pour la personne concernée, et, « au niveau du groupe social, ils assument une fonction régulatrice et homéostatique » (pp. 137-138).
- 7 L'analyse est tout à fait convaincante et redonne vie à ces rituels dont la description apparaît en général plutôt figée, elle répond en tout cas à la question qu'on pourrait se poser : « Pourquoi des traités de savoir-vivre ? », car la parution impressionnante de ces traités, toujours actuelle et pour ainsi dire au rythme de chaque année, semble indiquer qu'il y a bel et bien une demande. Est-ce dans l'espoir d'y trouver les recettes pour espérer une bonne intégration dans un milieu qui n'est pas le sien et auquel on aspire ? Est-ce pour se remémorer certains principes donnés avec l'éducation mais dont on ne connaît plus très bien le bon usage ? Est-ce dans une visée sociologique et historique, pour décrire les us et coutumes de telle société à telle époque ? Une chose est certaine, l'« évolution formelle » (voir l'annexe 1) dont ces traités font preuve est

intéressante car elle montre la volonté de s'adapter à l'évolution de la société elle-même.

- 8 La troisième partie traite des principes et des valeurs qui dans chaque société fondent le savoir-vivre et c'est là que Dominique Picard entend dépasser le cadre des seuls rituels pour aborder les questions qu'elle a posées dans les premières lignes du livre : « La politesse a-t-elle encore un sens aujourd'hui ? Répond-elle à un besoin profond ? Ou n'est-elle que l'ultime survivance d'une culture archaïque ? » (p. 7). Quatre « méta-principes », qui sont la *sociabilité*, l'*équilibre*, le *respect d'autrui*, le *respect de soi*, constituent selon elle le « sens profond de la politesse ». Pourtant dans le dernier chapitre consacré à la notion de « distinction », l'auteure fait les constats suivants : « Ainsi, de tout temps, une certaine façon de vivre et de se comporter a contribué à distinguer les gens civilisés (l'homme de la cité) des rustres (les gens de la campagne), l'élite du vulgaire, les classes dominantes du peuple. Et, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ce travail de démarque est plus spécialement lié à la culture bourgeoise, dont il exprime en partie les valeurs et l'idéologie » (p. 181). En revanche, « la référence à un contre-modèle populaire se limite essentiellement désormais aux conseils sur la façon de s'exprimer, devenue un des critères fondamentaux de la distinction » (p. 182). « Ainsi, dans les traités, le savoir-vivre exerce toujours une fonction sociale ségrégative » (p. 183). « Le savoir-vivre apparaît donc comme un moyen pour reconnaître, choisir et juger ses partenaires sociaux ; et son caractère ségrégatif, même s'il ne s'y réduit pas, est indéniable. Mais il se double d'une fonction agrégative tout aussi essentielle » (p. 194).
- 9 Mai 68 aurait placardé « À bas la politesse ! » Quarante ans après, Dominique Picard, avec ce *Pourquoi la politesse ?*, entend y rétablir son sens et son actualité. Mais cette conformité aux us et coutumes, précisément ces « rituels du savoir-vivre » sur lesquels l'auteure s'appuie, même si c'est pour les dépasser, représentent-ils vraiment la politesse ? Ils sont les règles auxquelles il est important de se conformer dès lors que l'on veut faire partie du milieu social ainsi défini, et ce qui est ressenti comme mal élevé, ce qui ne se fait pas, est propre à un milieu dont ceux qui n'en font pas partie sont mal jugés parce qu'ils ne respectent pas les règles. Pourtant, si la personne qui commet un « impair » est étrangère, cela n'a plus d'importance. La confrontation avec d'autres cultures et même d'autres milieux sociaux ne met pas vraiment en jeu la politesse, car il y a juxtaposition et non intégration. En revanche, plus les limites, les frontières, sont difficilement repérables, plus il est besoin de se différencier, et de trouver n'importe quel prétexte pour rejeter l'autre, l'exclure de son cercle. Il est évident que l'on ne respecte pas tous les rituels, surtout dans leur détail, et il est alors non moins évident que celui qui veut exclure trouvera toujours le prétexte de l'inobservance de telle ou telle « bonne manière ».
- 10 N'y a-t-il pas une autre sorte de politesse, qui ne se conforme pas forcément aux rituels de savoir-vivre tels qu'on les trouve dans ces traités, même si ceux-ci tentent tant bien que mal de suivre l'évolution des mœurs ? Il semble en effet qu'on soit à la recherche d'une politesse en quelque sorte moins sociale qu'affective. Comment expliquer que si les présentations, lorsque des personnes ne se connaissent pas, restent relativement conventionnelles, les embrassades soient de plus en plus fréquentes et qu'il suffise d'une petite heure de réunion conviviale autour d'un « pot » pour qu'on se tutoie et qu'en se quittant, l'on s'embrasse ? Comment expliquer par exemple que le mariage se célèbre souvent bien après la « transition », c'est-à-dire après des années de vie commune et même après la naissance d'un enfant, et qu'il soit devenu une fête que

donnent les mariés et non plus les parents ? Comment expliquer ce besoin devenu de plus en plus fréquent de fêter les anniversaires de chacun, dès l'école et même dans les lieux de travail ? Ou même de fêter n'importe quel événement personnel heureux ? S'agit-il encore d'une « régulation » au niveau du groupe social ? Ou n'assiste-t-on pas plutôt à une individualisation des rituels, à laquelle les traités ne répondent pas, et dans laquelle ce qui compte est l'affirmation d'un réseau affectif, pas forcément conforme à celui qu'exigerait le groupe d'appartenance. Une politesse qui ne serait pas le critère d'intégration à tel groupe social en particulier, mais serait précisément plus universelle. Une politesse beaucoup plus difficile à pratiquer dans le cadre de cette individualisation où la sphère privée a tendance à prendre le pas sur la sphère publique et où le respect d'autrui tient une place de plus en plus restreinte. Une politesse mal définie, qui se cherche, en mal d'authenticité, qui peut-être n'est précisément pas celle des rituels, mais qui peut, dans un environnement pluri- ou multi-culturel et social, respecter l'autre et entretenir un lien social équilibré.

- 11 En prenant pour base de la politesse le savoir-vivre et ses rituels, en leur redonnant sens et actualité, Dominique Picard y voit un remède, comme l'exprime le sous-titre du livre, « Le savoir-vivre contre l'incivilité », et comme elle s'en explique dans les premières pages : « Se plaindre de l'incivilité montante, c'est, d'une certaine façon, exprimer son besoin de "civilité" (entendue comme la qualité de celui qui est sociable et bienveillant), de marques de courtoisie, de règles de savoir-vivre, de politesse » (pp. 7-8).
- 12 Certes le terme « incivilité » renvoie par la négation à la civilité et aux traités qui s'intitulaient précisément de « civilité ». Mais la notion d'incivilité, depuis maintenant un certain nombre d'années, signifie semble-t-il bien autre chose que le seul manque de savoir-vivre, du fait notamment de la violence contestataire qu'elle contient. Quelqu'un de « mal élevé », de « pas éduqué » comme on dit encore, l'est par ignorance, par manque précisément d'éducation, ce qui n'est pas de son fait mais celui de ses parents et plus généralement de son milieu social. Tout comme il ne sait pas parler, il ne sait pas se tenir, etc. Mais l'incivilité, telle qu'elle est dénoncée de nos jours, n'est pas forcément un manque d'éducation, elle est principalement provocation, en toute connaissance de cause et non par ignorance. Il s'agit précisément de refuser les valeurs de la société en imposant la loi de la violence, et le savoir-vivre ne peut être le remède à l'incivilité, car l'incivilité n'entend pas être un mal, elle se prétend la loi. D'une certaine façon, elle dénonce précisément le fait que le savoir-vivre, la civilité, soit l'apanage d'une partie de la société, et entend répondre par le comportement qui lui est attribué. Ce serait ainsi l'exclusion qui conduirait à l'incivilité : parce qu'ils sont exclus, ils se comportent en niant et détruisant les valeurs de ceux qui les excluent.
- 13 Ce ne sont là que quelques réflexions que cette étude sur la politesse nous a suggérées, mais il y en a bien d'autres, car l'ouvrage de Dominique Picard montre précisément toute la complexité et l'importance du lien social, tous les « enjeux relationnels » qui le régissent que ce soit de façon souterraine ou en surface, et dont on ressent la justesse d'analyse.
- 14 Je terminerai en évoquant une autre fonction de la politesse, comme moyen pour survivre au milieu des autres, dans l'indifférence, ainsi qu'elle est si joliment décrite : « *Je suis violente, pour ma part. Il n'y paraît pas, sans doute. Mes dehors, je le crois et m'y attache, sont calmes et doux, polis. Justement. Discours d'inadhérence, la politesse peut être la manière de cette violence même qu'elle dérobe au discours et aux gestes - et en cela précisément, le jeu*

*qu'elle m'offre est le siège, inviolable et secret, de tous les refus, les ruptures, les démissions et les contradictions qu'il me plaît d'éprouver. Violence de mes non bien cachés sous mes oui, violence qui ne veut se dire pour ne pas se perdre, violence trop fière pour se montrer et se laisser juger. Pas de conflit possible, pas de rapports non plus, demeurer loin du pied de la lettre et du corps de l'autre, restons-en au "je vous aime bien", loin du "je te hais" qui toujours le menace. Je ne m'oppose ni ne regrette, j'approuve, j'accepte. Pour que tout glisse, que rien n'accroche »* (Constance Debré, *Un peu là beaucoup ailleurs*, Monaco, Éd. du Rocher, 2004 : 56).

---

## AUTEURS

**ÉVELYNE LARGUÈCHE**

CNRS, Paris.

[evelyne.largueche@college-de-france.fr](mailto:evelyne.largueche@college-de-france.fr)